

Cours de la courature

HUGUES IMBERT

QUATRE MOIS

17819

AU SAHEL

LETTRES ET NOTES ALGÉRIENNES

ALGER ET SES ENVIRONS — MOSQUÉES
LA FATMA — LES ALMÉES — FACE ET REVERS
DE LA MÉDAILLE — BLIDAH — BOIS SACRÉ
MAISONS MAURESQUES — BAINS, ETC.
KBOUR-ER-ROUMIA
LES RUINES ROMAINES DE TIPAZA — CHERCHEL
LE LION DE TARTARIN — HAMMAM R'IRHA
MILLANAH
UNE FILLE DU DJEBEL AMOUR
GORGES DE LA CHIFFA — DERNIER COUP D'ŒIL

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

1888

Tous droits réservés

17819



BLIDAH

BLIDAH, 3 avril.

J'ai refait ce matin la même route que j'avais suivie le 21 février dernier, lors de mon excursion à Bou-Farik. Mais le décor s'est modifié : la flore est entièrement épanouie et les arbres, tels que platanes, figuiers etc. . . se couvrent de leur charmante parure. Puis le soleil, bien qu'un peu voilé par le Siroco, nous laisse voir, comme à travers un léger voile de gaze, les montagnes de l'Atlas. Dans la plaine de la Mitidja, la vigne a déjà ses premières pousses et des équipes de travailleurs sont occupées à sarcler la terre. La fleur en ombelle du fenouil, avec les longues branches qui la portent, se

mêle à celle du genêt épineux que l'on retrouve ici presque en aussi grande quantité qu'en Bretagne. Cette similitude me remémore un voyage fait, il y a quelques années dans cette contrée, je ne dirai pas la plus pittoresque de France, mais celle qui a peut-être gardé davantage son caractère primitif, ses mœurs, ses costumes d'autrefois; je revois aussi les délicieux paysages qu'elle a inspirés au pinceau de *Ségé*!..... Ces souvenirs, joints au plaisir très vif d'admirer la beauté du décor ainsi que les jolies fleurs du printemps qui émaillent les bords des talus et les espaces non encore défrichés, ajoutent un charme de plus au voyage. Il n'existe qu'une station entre *Bou-Fariq* et *Blidah*, celle de *Beni-Mered*, souvenir sanglant, entre tant d'autres, de la conquête algérienne.

C'est là que le sergent Blandan, dont la tombe est au camp d'Erlon, résista jusqu'à la mort, avec une vingtaine d'hommes du 26^e régiment de ligne, à 300 cavaliers arabes.

Quelques maisons mauresques et un poétique dicton arabe, voilà ce qui reste de l'ancienne *Blidah*, la petite rose, la courti-

sane! Le dicton est du Marabout-voyageur Mohamed-ben-Yussef de Milianah :

On vous appelle une petite ville ;
Moi je vous nomme une petite rose.

Ce n'est cependant point cette charmante fleur qui est la note dominante de Blidah, mais bien celle des orangers qui entourent la ville comme un véritable rempart et lui font une couronne blanche et odoriférante. Aussi l'appellerons-nous plutôt : Blidah la parfumée. Le terrible tremblement de terre de 1825 l'avait à peu près anéantie ; comme le phénix elle a su renaître de ses cendres, non certes aussi jolie, aussi originale qu'autrefois, mais méritant encore une partie des épithètes gracieuses et galantes, que lui avait values sa renommée d'antan.





LE BOIS SACRÉ

BLIDAH, 6 avril.

Depuis mon arrivée, je n'avais qu'un désir, un désir d'autant plus vif qu'il était formé depuis longtemps, celui d'aller rêver dans ce *Bois Sacré*, dont on m'avait montré à Alger les photographies, pleines de promesses ! Le *Bois Sacré*, ou *Jardin des Oliviers* est encore un souvenir bien vivant de l'ancienne Blidah.

Une route ombragée de hauts platanes formant voûte, bordée de petites villas n'ayant qu'un rez-de-chaussée, vous mène par une pente douce de la porte Bizot au Bois Sacré. Toutes ces maisons de campagne, habitées pour la plupart par des officiers de la garnison, et qui portent les noms euphoniques

de villas *Issert, Blanche, des Roses, Semper*, etc., sont cachées par des jardins minuscules où s'épanouissent les orangers en fleurs, le néflier du Japon, les roses, les aromes avec leurs belles fleurs blanches rappelant les cornettes des religieuses.

Féerie, mystère, silence, voilà les mots qui viennent sur les lèvres, lorsque l'on pénètre dans ce Jardin des Oliviers ! Il évoque également les souvenirs de la Judée, de la Palestine, — des belles et poétiques pages de Renan décrivant les rives et la flore du lac de Tibériade. A travers l'épais feuillage des oliviers séculaires, blanchit au loin la petite *Koubba* à la coupole élégante, surmontée du croissant. Aux alentours se glissent des Arabes au costume pittoresque venant s'agenouiller dans le sanctuaire ou s'endormir à sa porte. Des glycines gigantesques et leurs lianes multiples ont élu domicile sur plusieurs oliviers ; elles en atteignent parfois le sommet et retombent en grappes violettes à travers leur feuillage pâle. Les troncs de ces glycines se sont développés comme dans une forêt vierge et se sont en-

roulés autour de l'arbre, comme un serpent autour de sa proie vaincue. Et, de fait, plusieurs de ces beaux et majestueux oliviers ont souffert de leur étreinte puissante. C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer leur dépérissement que signalait Fromentin en 1852. Malgré tout, ils ont encore un imposant aspect et leur ombrage est délicieux et rafraîchissant. Dans une partie du bois murmure un jet d'eau au milieu d'un large bassin et, aux alentours, ont poussé dans toute leur force les oliviers aux rameaux puissants et renversés, les araucarias au feuillage dentelé, l'arbre de Judée et le pêcher-fleurs animant de leurs teintes roses toute cette symphonie du vert. Un détail pittoresque : à travers les maîtresses branches d'un vénérable olivier s'est logé un parasite, une plante grasse s'allongeant et grimpant comme une monstrueuse chenille verte, dont elle a la forme.

Je vais souvent au Jardin des Oliviers ; c'est une de mes promenades favorites.





LE VAL DE L'OUËD-EL-KEBIR

LE CIMETIÈRE ARABE

BLIDAH, 6 avril.

Ma seconde visite a été pour le cimetière arabe enfoui dans la gorge où coule l'Oued-el-Kebir, torrent dans le genre de ceux que l'on rencontre souvent en Suisse ou en Savoie, avec un filet d'eau qui s'augmente à la saison des pluies, à la fonte des neiges et coule à travers un large lit de cailloux et de roches. Des barrages intelligemment établis distribuent les eaux de l'Oued à plusieurs importantes minoteries installées sur ses bords, ainsi qu'à la ville de Blidah et à ses orangeries. Des lauriers-roses émergent le long de ses rives

et même dans son lit; la montagne aride et couverte de genêts épineux est sillonnée de petits sentiers que suivent les indigènes pour remonter dans leurs villages. Après avoir traversé un pont de bois, la gorge se resserre, devient plus sauvage, partant intéressante; à droite un petit bois d'eucalyptus et au fond du torrent des blocs de rochers entraînés par la violence des eaux. Le cimetière ainsi que le petit village arabe, qui est à ses pieds, se trouvent à quelques mètres de *Fontaine fraîche*, à gauche de la route. Absolument cachés au milieu de figuiers sauvages, d'oliviers, de caroubiers, ils se voient à peine du chemin, et c'est par un sentier assez raide qu'on y arrive. La chaleur est intense, lourde; aussi éprouve-t-on le besoin de reprendre haleine pendant quelques minutes, après avoir écarté du bâton les chiens qui vous aboient après les jambes. Peu accueillants et même dangereux pour celui qui s'approche tant soit peu des maisons ou des gourbis, ils laisseraient entrer sans bouger, même la nuit, tout individu qui aurait eu la précaution d'enlever ses vêtements. Les maraudeurs indigènes le savent

bien et c'est à la faveur de l'obscurité et en se glissant absolument nus à travers les clôtures de cactus qu'ils commettent leurs déprédations.

La maison d'école est ouverte ; à entendre le bruit qui en sort, on dirait une immense ruche avec ses abeilles bourdonnantes. A mon approche, le silence se fait, et une dizaine de petits enfants à la mine futée interrompent leur lecture en me regardant curieusement. Assis par terre sur des nattes, les jambes croisées, ils lisent tous à haute voix, avec une volubilité extraordinaire, les préceptes du Coran, sous la direction du maître. Aussitôt après mon départ, la lecture reprend et le brouhaha me suit à travers le petit chemin qui me conduit au cimetière.

Entouré d'un mauvais mur en pisé à moitié renversé, et de cactus, il ne présente pas l'aspect aussi mystérieux que celui que j'espérais ; la sensation est bien moins profonde qu'au Bois Sacré. D'un côté seulement il est protégé et ombragé par de hauts et larges oliviers au triste feuillage et par des caroubiers encore plus sombres, qui font ressortir

la blancheur de huit tombes principales en forme de marabouts : dans la façade de ces petits monuments est ménagée une ouverture où est déposée une lampe à anse en terre vernissée de couleur verte, à peu près identique à celles qui ont été retrouvées en France dans les fouilles d'anciennes nécropoles ou même dans la Seine. Le tombeau de Mohamed-el-Kebir n'est pas, comme le sont ordinairement les tombeaux des saints personnages, contenu dans une Koubba, mais est exposé en plein air avec ses tentures et ses oriflammes. Les autres tombes sont toutes fort misérables, envahies par les mauvaises herbes et s'étendent au loin sur le versant de la montagne. Ce qui donne en réalité à ce cimetière son aspect sauvage et étrange, ce sont les hautes montagnes, au milieu desquelles il est enclavé, et les beaux oliviers dont les rameaux puissants ombragent une partie des tombes. Le vendredi, avec les Mauresques couvertes de leurs haïks blancs, errant à travers les tombes, l'effet doit être plus saisissant... Un souvenir des nonnes de Robert le Diable !

Mes petits écoliers ont abrégé leur lecture pour venir m'offrir leurs services, ils savent quelques mots de français et voudraient me persuader qu'ils sont tous enfants de marabout, afin d'obtenir une petite obole.

Le marabout, l'homme saint de la contrée, nous le rencontrons à la descente du cimetière, rentrant au village avec son petit âne chargé de provisions. C'est un bon vieillard, à la barbe blanche et le dos légèrement voûté. Les enfants vont pieusement baiser les pans de son burnous.





ORANGERIES — JARDIN BIZOT

BLIDAH, 7 avril.

Toute la nuit, un siroco d'une violence extrême n'a cessé de régner ; le vent était tellement impétueux que l'on pouvait croire à l'approche d'un cataclysme, d'un tremblement de terre. Le sommeil est impossible en pareil cas. La veille, les montagnes étaient couvertes d'une buée épaisse qui ne promettait rien de bon ; aussi la matinée est-elle pluvieuse.

Je vais prendre le moka chez mon ami Ahmed-bed-Abderrahman, qui a obtenu la faveur toute spéciale d'ouvrir, en dehors des murs de la ville, un café maure. C'est en sortant par la porte d'Alger, sur le boulevard

du Génie à droite, que l'on se rend à ce curieux et pittoresque établissement. Ahmed, ex-lieutenant au 1^{er} régiment de tirailleurs, aujourd'hui retraité, a fait les campagnes du Mexique, d'Italie ; il a même été fait prisonnier à Sedan. Il montre avec orgueil une montre en or qui lui a été offerte par les officiers de son régiment. Pendant qu'il me raconte dans sa langue Sabir¹ ses exploits à Solferino, à Magenta, ce qui lui a valu la médaille militaire, je fais la sieste, respirant le parfum des orangers, sous la galerie du *Patio* à ciel ouvert, dans laquelle s'installent sur des nattes les consommateurs, tous indigènes, se récréant aux échecs ou aux dames, pendant que l'un d'eux joue du *Gnebri* ou *Gombri*, sorte de petite guitare arabe à deux cordes tendues sur une carapace de tortue, recouverte d'une peau.

Puis, je fais le tour des remparts, si l'on peut baptiser de ce nom pompeux un mur en maçonnerie de peu d'élévation qui a remplacé l'ancien mur en pisé des Arabes. Cette

¹ Mélange de français et d'arabe.

promenade est charmante grâce aux belles avenues de platanes qui ont été plantés autour de la ville et sur les routes qui mènent, à l'abri du soleil, aux petits villages de la plaine, *Montpensier*, *Dalmatie*, *Joinville*, *Beni-Mered*. On admire en même temps les belles orangeries qui sont, pour la plupart, au nord de Blidah. L'entrée de l'une d'elles est littéralement couverte par un immense rosier blanc dont les branches n'ont jamais été touchées par le sécateur et forment une voûte superbe. Il y a deux jours seulement, les boutons étaient à peine formés ; aujourd'hui les roses, couleur thé, entièrement épanouies, sont aussi nombreuses que les feuilles. Parfum des orangers, parfum des roses, l'air en est imprégné ; une pareille atmosphère, on le conçoit, prête à une douce nonchalance, à une langueur exempte toutefois de morbidesse, qui fait le charme d'un séjour prolongé à Blidah et qui lui mériterait un peu le nom de *Capoue* moderne. Suivez une des routes, un des sentiers ombreux où murmure l'eau de l'Oued-el-Kebir amenée par de petits canaux à ciel ouvert, vous n'avez qu'à choisir

entre une des nombreuses cultures d'orangers qui se présentent à vous. Vous serez bien accueilli et vous verrez quel parti l'industrie française a tiré de ces orangeries qui peuvent rivaliser avec celles d'Espagne et d'Italie et dont les produits exquis sont justement appréciés à Paris.

En continuant à parcourir ces avenues qui entourent Blidah, on arrive au Bois Sacré, dont j'ai déjà donné la description. Là, plus de culture, la nature vierge pour ainsi dire dans toute sa vigueur. On lui a laissé heureusement son cachet arabe ; si vous y pénétrez par un jour de radieux soleil ou par une nuit de belle lune, vous verrez quels merveilleux effets de lumière et d'ombre sur la blanche Koubba ! Je ne parlerai que pour mémoire du Jardin Bizot, peu éloigné du Bois Sacré. C'est un jardin français, remarquable cependant par sa belle et charmante végétation. Comme point central, un large bassin avec son jet d'eau, où coassent les grenouilles, puis de nombreuses allées ombragées par des palmiers avec leurs régimes, les cocotiers, le caoutchoutier avec sa feuille à peu près iden-

tique à celle du magnolia, le laurier-camphre, le laurier-rose, le latanier, puis les glycines flexibles avec leurs belles grappes, la spirée blanche et double, etc... Une bordure de hauts cyprès et un petit ruisseau séparent le Jardin Bizot du bivouac des turcos que l'on peut voir manœuvrer avec entrain.





MAISONS MAURESQUES — MOSQUÉES
MARCHÉ ARABE — BAINS MAURES

BLIDAH, 10 avril.

L'intérieur de Blidah, bien que moins intéressant que ses environs, offre encore des études pittoresques à faire. — Et, lorsque je parle de l'intérieur, je laisse de côté toutes les constructions européennes qui y ont été élevées depuis la conquête et dont il n'y a rien à dire. La partie arabe de la ville, au contraire, a ceci de particulier que ses maisons, n'ayant pour la plupart qu'un rez-de-chaussée, diffèrent ainsi des habitations mauresques de la Casbah à Alger, qui s'élèvent d'un ou de deux étages. Pour avoir l'idée d'une rue arabe à Blidah, il faut se représenter une longue et épaisse muraille en pisé,

blanchie à la chaux vive, plus ou moins droite sur sa base, sorte de rempart non interrompu, dont la crête peu élevée est souvent recouverte de plantes sauvages, d'herbes folles, telles que le réséda, le bouton d'or. Dans ce mur grossier il n'existe qu'une seule ouverture par maison, à forme cintrée ou byzantine, avec quelques jambages et une sorte d'auvent en tuile creuse. C'est l'entrée dans laquelle est encastrée une porte massive ornée de clous à grosses têtes et d'une large poignée ajourée en cuivre. Lorsqu'on l'ouvre, elle retombe immédiatement sur elle-même, de telle sorte qu'il est impossible de jeter un coup d'œil sur l'intérieur. Toujours le même mystère dont l'Arabe tient à s'entourer ; sa vie privée doit être murée.

Je prenais des notes rapides et j'essayais d'esquisser le croquis d'une des portes, à l'ébahissement de trois ou quatre enfants qui m'entouraient, lorsqu'un Arabe sortit brusquement de la maison devant laquelle je me trouvais et m'interpella assez vivement : „Qu'y a-t-il?... que me veux-tu?“ J'avais éveillé ses soupçons.

Lorsque je lui expliquai le travail auquel je me livrais, sa figure se rasséréna aussitôt et il me donna très complaisamment les renseignements complémentaires dont j'avais besoin. Sa demeure, comme celle de ses voisins, n'avait qu'un rez-de-chaussée. Aussitôt la porte refermée, on entre dans le *Patio* à ciel ouvert avec ses arcades et ses galeries, où donnent les logements de la famille, à l'abri du soleil et des regards indiscrets. Une terrasse sur le haut de l'habitation, aucune fenêtre sur rue, ce qui donne à cet ensemble de maisons basses, se touchant toutes, l'aspect d'un bastion. Le quartier est donc silencieux : de loin en loin quelques indigènes se faufilant le long de leurs demeures ou s'abordant par le baiser de paix, des femmes rentrant du marché ou du bain avec leurs enfants. Ici, la femme mauresque ne porte pas de voile sur la figure comme à Alger ; elle se contente de rapprocher avec la main les bords de son haïk, de manière à cacher presque entièrement son visage. Ce haïk est le plus souvent de laine blanche épaisse ; mais on en voit également d'entièrement rouge sang, portés plus particulièrement

par les négresses : tonalité d'un degré de force et d'éclat incroyables, rendue encore plus sensible par le cadre dans lequel elle se meut, c'est-à-dire la blancheur des maisons.

Vu la rue des Koulouglis¹, où Vandell, l'ami de Fromentin, logeait lorsqu'il descendait des montagnes dans la plaine. Dans cette rue se trouve une des deux mosquées encore existantes à Blidah, *Djama Ben Sadoun*. Les abords sont envahis par une multitude de petites boutiques, dont l'une est établie dans un local à arcades qui devait faire partie autrefois de la mosquée. C'est à peine si l'on distingue l'entrée de la Djama. Le blanc minaret, à trois rangs d'arcades superposées et à encoignures dentelées, émerge au-dessus de tout l'ensemble qui ne manque pas d'originalité, mais qui fait regretter toutefois le temps où la végétation jouait un rôle important dans l'entourage du lieu saint.

La seconde mosquée (Djama turque), plus importante, s'élève rue du Grand-Café. On y

¹ Les Koulouglis (fils de soldats) étaient issus de l'union des Mauresques avec les Janissaires turcs; ils constituaient dans la Régence une classe à part, exclue des rangs de la milice.

accède par un escalier de sept marches ; une grille moderne en défend l'approche. Le minaret est une tour octogone qui ne tient que par un côté à la mosquée et s'élève de terre absolument comme certains clochers en Italie. L'intérieur est fort pauvre : quatre travées à arcades ogivales reposant sur des colonnes en pierre à chapiteaux assez frustes, deux ou trois galeries en bois dans le pourtour ; au fond, dans la direction du levant, le mihrab, où l'on récite les cinq prières de chaque jour, orné de carreaux en faïence et au-dessus duquel sont suspendus deux œufs d'autruche ainsi qu'un tableau quadrangulaire, très-ancien, représentant naïvement des mosquées ou marabouts entourés de fleurs. La chaire à prêcher est en bois de cèdre peint en rouge, jaune et vert.

Si l'on remonte dans la partie la plus importante et la plus ancienne de la ville arabe, du côté de la porte Bab-er-Rabah, l'aspect oriental du marché indigène a de quoi vous séduire. Aussi bien qu'à Bou-Farik on peut y étudier les types variés des indigènes arrivant de la montagne et qui s'installent dans

les nombreux *Fondoucks* avoisinant le marché, sorte de caravansérail où reçoivent asile hommes et animaux. Dans un vaste hangar non pavé, ouvert à tout venant, sont installés le long des murs au rez-de-chaussée les chevaux, mulets, ânes, chameaux ; au-dessus, dans une galerie à jour, à laquelle on accède par une mauvaise échelle, sont étendus les conducteurs prenant leurs repas et y passant même la nuit roulés sur des nattes. Par la porte béante, des envolées de pigeons, d'hirondelles vont se nicher à travers les charpentes de la toiture ; enfin, dans une ou plusieurs pièces adjacentes on prend le café. Ce milieu est assez malpropre, misérable, mais très-empreint d'originalité et bien dans son cadre. Les *Fondoucks* ne sont pas tous construits sur le même modèle, mais tous sont intéressants. Autour de la place même du marché, quantité de boutiques où l'indigène, assis sur des nattes, est occupé à confectionner, avec une étonnante dextérité, des burnous, à tisser des étoffes, à faire des babouches, etc.... J'ai vu là les plus beaux types de nègres que j'aie jamais rencontrés en Algé-

rie, de vrais bronzes florentins ; des femmes kabyles portant sur le dos, comme dans un sac, leurs enfants endormis.

Mais nous voici près d'un *Hammam*, le bain maure ; une inscription en langue française nous apprend que l'établissement est ouvert de six heures du matin à midi pour les hommes et de midi à six heures du soir pour les femmes. N'allez pas confondre les heures, car vous seriez reçu, comme je l'ai été une fois à Alger, par les imprécations et vociférations du personnel féminin préposé à la garde des baigneuses. Aux heures réservées au sexe fort, on peut visiter le Hammam et il est même prudent de s'en tenir à cette visite si l'on n'est pas habitué au traitement tout particulier qu'on inflige aux baigneurs. La porte d'entrée, toujours ouverte, donne dans un vestibule orné entièrement de faïences ; un simple rideau le sépare d'une salle longue, aménagée en dortoir, en vestiaire pour recevoir les patients au sortir du massage et de l'étuve. On les aperçoit à peine à travers la lumière incertaine d'une lampe fumeuse, gisant sur des estrades ou dans des

souventes, les uns entièrement emmaillotés, les autres, déjà un peu remis des fatigues du massage, se réconfortant en prenant une tasse de thé ou en fumant le narghileh (narguilé). De ce dortoir on descend dans une pièce à peu près obscure où deux beaux nègres sont occupés à nettoyer et à blanchir avec leurs pieds des burnous blancs. Puis enfin, décor stupéfiant, l'étuve, vaste souterrain chauffé à blanc, à peine éclairé, dont les voûtes arquées reposent sur de forts piliers, entre lesquels on croit voir des malheureux soumis à la torture par quelque tribunal de l'Inquisition ou devenus des sujets d'anatomie ! Un tableau rembrannesque, non pas seulement en raison de ce côté mystérieux, de ce *clair-obscur* qui fut la note dominante de Rembrandt et la caractéristique de sa puissante fantaisie, mais aussi par ce motif que le maître hollandais eût trouvé là ces personnages à turbans, à longs manteaux, qu'il s'ingénia à introduire dans un grand nombre de ses peintures !





LIMPIDITÉ DE L'ATMOSPHERE

FARNIENTE — CAFÉS MAURES
UN PEU DE MUSIQUE — CARAGOUSSE

BLIDAH, 14 avril.

Depuis quelques jours, l'Atlas a revêtu sa parure blanche. A travers les cèdres des forêts des Beni-Salah qui dominant Blidah, la neige apparaît. Aussi la température s'est-elle sensiblement refroidie et, malgré un soleil resplendissant, les vêtements chauds sont indispensables. Le ciel est d'un bleu d'azur et la limpidité de l'air est telle, qu'il est possible de distinguer, comme s'ils étaient très rapprochés, les montagnes, les arbres et les villages à l'horizon. Rien en France ne peut donner une idée de la réunion de ces

deux phénomènes, qui, à eux seuls, sont d'un prix sans égal pour ces contrées de l'Orient. Souvent, après des journées de chaleur, des brouillards épais ont envahi la plaine et quelques nuages apparaissent ; il suffit d'un coup de brise pour les dissiper et balayer le ciel ; la merveilleuse limpidité de l'atmosphère revient ainsi que les chauds rayons du soleil.

Aussi rêve-t-on plutôt qu'on ne vit. La nature vous envahit au point de vous enlever toute idée de locomotion, de travail. Elle vous amènerait, peu s'en faut, à entrer dans la peau du Maure, c'est-à-dire à agir peu, rêver, fumer longuement, regarder, s'étendre sur des nattes dans la mosquée ou à l'ombre des bazars et des murs pour faire la sieste, — puis, lorsque la nuit est venue, aller entendre le murmure, la mélodie languissante et triste des bardes nationaux, accompagnés par les joueurs de flûte et de cythare.

S'il existe encore un souvenir assez frappant de ce qu'était l'ancienne Blidah, la courtisane (el Moumissa), il faut aller le chercher dans la partie arabe de la ville, située entre la porte Bab-es-Sebt et celle d'Alger.

Le soir principalement, des bruits de tambourin, de derbouka, des chants monotones s'échappent de ce quartier, réservé aux plaisirs faciles, à la galanterie. Assises sur le seuil des portes, des courtisanes (des mouquaires), aux types les plus variés, depuis la négresse jusqu'à l'Ouled-Naïl aux yeux bistrés et au visage tatoué, vous appellent. Les costumes voyants qu'elles portent, les bijoux, les fleurs dont elles se parent pour allécher l'Arabe ou le Maure, leur clientèle ordinaire, donnent une physionomie très originale au milieu où elles vivent. Plus leurs performances empruntent les attraits de la Vénus Callipyge, plus elles obtiennent les faveurs des indigènes. On en voit souvent quelques-unes quitter leur demeure, revêtues du haïk blanc ou rouge et chaussées du soulier verni (ce qui est la marque distinctive de leur profession), pour aller relancer le client.

Dans les parages de ces repaires galants sont installés les cafés chantants, portant les noms français de Prado, Apollon, etc... La plupart sont des monuments bas à arcades ou

de longues salles en forme de hangars, dans lesquelles se tiennent les consommateurs assis ou couchés sur des banquettes recouvertes de nattes. Sur une estrade, dans un coin de la pièce, sont placés les musiciens. Quelques lampes fumeuses, une mauvaise horloge, le fourneau en faïence où se fait le café, des tables pour recevoir les consommations et, pour vous servir, des garçons, la calotte rouge sur la tête, avec une fleur dans les cheveux, voilà le décor de ces cafés chantants qui sont tenus généralement par des Juifs. La musique est à l'avenant : un ou deux indigènes, jouant l'un de l'alto à la manière italienne¹, l'autre d'une sorte de guitare, — puis deux ou trois femmes, le plus souvent laides, à l'air hébété, fatigué, chantant sans aucune expression en nasillant horriblement et en s'accompagnant de la derbouka². Quelquefois, une Mauresque d'Alger en déplacement vient donner un léger attrait à ces

¹ Il est à remarquer que l'alto est choisi de préférence au violon, comme s'harmonisant le mieux avec les voix.

² Ce sont des sujets profanes, des sentiments d'amour qu'expriment leurs chants.

séances, en exécutant la danse du ventre. Le costume est beau, à peu près identique à celui que nous avons déjà décrit pour la soirée de Fathma. Surchargée de bijoux, la danseuse porte en outre sur la tête en forme de diadème et autour du cou comme collier, des guirlandes de fleurs naturelles d'oranger. Dans les cheveux sont piquées aussi des fleurs, telles que l'œillet, la rose, entourées d'une petite collerette de papier doré.

Pourtant ce n'est pas là, selon moi, que l'on retrouve l'écho véritable du passé ; mais bien dans ces cafés maures, dont le nombre est considérable à Blidah. Comme décor, une pièce plus ou moins vaste, sans fenêtre aucune, n'ayant qu'une large ouverture sur la rue ; — des estrades couvertes de nattes le long des murs ; — de petites tables ; — des suspensions en verre, en métal ou en papier peint ; quelques instruments de musique et de petits tableaux accrochés à la muraille ; — souvent une cage contenant un rossignol ou un serin ; — quelquefois aussi une vasque en albâtre avec jet d'eau au milieu de la pièce ; — enfin le fourneau, véritable monu-

ment revêtu de carreaux en faïence bleue, dans lequel chauffe l'épais moka que l'on vous sert dans des cafetières minuscules et de charmantes tasses en porcelaine avec des rebauts d'or. Le soir, lorsque la salle est brillamment éclairée par les lampes suspendues au plafond, que les indigènes sont assis sur les estrades dans les poses les plus diverses, les uns jouant aux dames, les autres étendus, le coude appuyé sur un coussin soyeux, quelques-uns fumant le kief dans de longues pipes, ou bien encore rêvant en savourant le café, le tableau est digne du pinceau d'un Delacroix.

Il faut voir ce public s'intéresser, s'émouvoir même au milieu de sa somnolence, lorsque viennent le récréer ses chanteurs préférés. La scène, à laquelle il m'a été donné d'assister, est une de celles qui fait songer aux temps primitifs, tels du moins qu'on se les figure. Debout, impassible, drapé dans son long burnous blanc, le récitant, le *Meddah* me rappelait le profil du *Christ* dans le tableau de *Munkacsy*, „*Jésus devant Pilate*“. Sur un ton langoureux, il dé-

bitait des strophes auxquelles répondaient immédiatement deux joueurs de flûte¹, se balançant, se tournant vers lui, comme s'ils avaient voulu le fasciner ou l'exciter, et exécutant des variations sur le chant, mais dans un ton plus élevé. Quelquefois les flûtes sont remplacées par le *guellal*, sorte de tambour, et par le *kanoun* ou *kernoun* (psaltérion), ayant la plus grande analogie avec le *tympanon* des tzyganes, avec cette différence que les Arabes jouent l'instrument en pinçant les cordes avec les doigts, alors que les tzyganes le touchent avec des baguettes dont l'extrémité recouverte de peau est en forme de marteau. Le plus souvent aussi, le *meddak* est assis et chante en s'accompagnant lui-même du *ben daïr* (tambour de basque). Les strophes, inspirées par le Coran, sont d'une monotonie désespérante, mais d'un caractère étrange, archaïque, ayant quelque peu d'analogie avec certains chants de l'Église grecque. Ce genre de mélodie, qui n'a pas dû varier

¹ Flûte en bambou des Ouled-Kosseir, percée de trous, et se jouant comme le flageolet.

depuis un temps immémorial, convient à ce peuple rêveur que toute harmonie compliquée fatiguerait, et qui a besoin d'être bercé par les sons comme l'enfant par la naïve chanson de sa nourrice.

Si, en musique, le tempérament arabe nè se fait pas à un art compliqué¹, il en est de même en fait de littérature dramatique. Cette littérature ne s'est jamais élevée au-dessus des fameuses priapées de *Caragousse*², dont le spectacle, le seul qui existât pour les Arabes, a été interdit depuis 1843. Dans son voyage à Constantinople, Th. Gautier rend compte d'une représentation de *Caragousse*, qui donne bien une idée des prouesses de l'impudique personnage :

„La cour était remplie de monde. Les „enfants, et surtout les petites filles de huit „à neuf ans abondaient; de leurs beaux yeux „étonnés et ravis, épanouis comme des fleurs „noires, elles regardaient Karaghuez, se

¹ Les Arabes n'ont pas d'écriture musicale. Cette lacune, qui peut être une cause de variété en donnant du champ à l'imagination, contribue aussi à l'altération facile de la mélodie.

² Kara-Kouche, oiseau noir.

„livrant à ses saturnales d'impuretés et souil-
„lant tout de ses monstrueux caprices. Chaque
„prouesse érotique arrachait à ces petits anges
„naïvement corrompus des éclats de rire ar-
„gentins et des battements de mains à n'en
„pas finir ; la pruderie moderne ne souffrirait
„pas qu'on essayât de rendre compte de ces
„folles atellanes, où les scènes lascives d'Ari-
„stophane se combinent avec les songes drô-
„latiques de Rabelais. Figurez-vous l'antique
„Dieu des jardins, habillé en Turc, et lâché
„à travers les harems, les bazars, les marchés
„d'esclaves, les cafés, dans les mille imbrog-
„lios de la vie orientale, et tourbillonnant
„au milieu de ses victimes, impudent, cy-
„nique et joyeusement féroce. On ne saurait
„pousser plus loin le dévergondage d'imagi-
„nation obscène.“

A Alger, les représentations de Caragousse
étaient identiques ; mais il s'y mêlait en plus
certaines scènes dans lesquelles le fantassin
français jouait un triste rôle ; c'est la princi-
pale cause de leur suppression.





PANORAMA

BLIDAH, 16 avril.

Le même Théophile Gautier, dans *Italia*, engage tout voyageur, avant de visiter une ville et ses environs, à monter sur une éminence, afin de pouvoir embrasser d'un seul coup d'œil la configuration du pays. C'est ainsi que du haut du gracieux campanile de la place Saint-Marc il nous donne la description fidèle et poétique de la belle Venise. Le conseil est excellent; pour ma part, je me suis toujours très bien trouvé de l'avoir suivi.

J'ai donc gravi un des mamelons qui dominant la ville, afin de pouvoir étudier, pour ainsi dire à vol d'oiseau, le panorama de la plaine de la Mitidja et des montagnes

qui l'enveloppent. Traversant l'Oued-el-Kebir, où viennent s'abreuver les jolis chevaux arabes du 1^{er} régiment de chasseurs, je monte jusqu'au pénitencier de Mimich qui, à lui seul, occupe la pointe d'une petite éminence de 300 mètres d'élévation, isolée bien qu'adossée à l'Atlas. De ce belvédère, pas un détail, pas un petit village, pas un bouquet d'arbres, pas une éminence dans cette vaste étendue de pays, n'échappe au regard. A mes pieds, Blidah avec son clocher émergeant au dessus de la ville française, entourée de ses vastes orangeries et de cette riche végétation, à travers laquelle apparaissent comme des cuves blanches les maisons mauresques ; — à gauche l'Oued-el-Kebir coulant au milieu de son lit de cailloux pour aller rejoindre la Chiffa ; — en deçà de Blidah les petits villages de Joinville, Montpensier, Dalmatie ; — puis la vaste plaine de la Mitidja, dont la culture riche et variée est représentée par de larges taches de diverses couleurs et au milieu de laquelle surgissent des bouquets de bois comme des îlots au milieu de la mer. Au loin, bordant l'horizon,

les coteaux du Sahel s'étendent depuis les hauteurs de la Bouzaréa au dessus d'Alger, jusqu'à la haute montagne du Chenoua qui domine Tipaza et Cherchel, aux bords de la mer. Sur les pentes du Sahel de petits villages, comme Koléa-la-sainte, scintillent au milieu d'un terrain variant du vert sombre au rouge brun et plus à gauche, au-dessous du Chenoua, qui semble le prendre sous sa protection, se dresse le *Tombeau de la Chrétienne* qui, suivant les caprices de la lumière, apparaît tantôt comme un môle grisâtre, tantôt comme une immense meule de foin. Enfin, sur la même ligne que le mamelon où j'ai pris mon poste d'observation, se resserrant comme un vaste cirque pour enfermer la Mitidja et aller rejoindre le Chenoua, s'échelonnent les derniers contreforts de l'Atlas, parmi lesquels on distingue le pic de la Mouzaïa et les montagnes des tribus des Poumata et des Beni-Menad.

